Daniel CÉFAÏ et Laurent PERREAU (dir.), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*

Lionel Francou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3164>

DOI : 10.4000/ress.3164

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2015

Pagination : 270-272

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Lionel Francou, « Daniel CÉFAÏ et Laurent PERREAU (dir.), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 53-2 | 2015, mis en ligne le 15 novembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3164> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3164>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

Daniel CEFAÏ et Laurent PERREAU (dir.), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*

Lionel Francou

RÉFÉRENCE

Daniel CEFAÏ et Laurent PERREAU (dir.), 2012, *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction*, Paris, CURAPP-ESS/CEMS-IMM, 466 p.

- 1 À l'origine de cet ouvrage collectif (paru en 2013 bien que daté de 2012) qui s'intéresse aux legs et à l'actualité d'Erving Goffman se trouve un colloque international sur « Goffman et l'ordre de l'interaction », co-organisé en 2009 par les deux directeurs de cet ouvrage et par Sandra Laugier. Néanmoins, il ne s'agit pas à proprement parler de simples actes des journées d'étude : plusieurs intervenants ne s'y retrouvent pas et, surtout, de nouvelles contributions y sont ajoutées. À des textes issus de ce colloque s'ajoutent à la fois de nouvelles contributions, des traductions d'un texte et d'une intervention orale de Goffman, et des écrits majeurs de commentateurs de ses travaux. Si de nombreux ouvrages de langue française – collectifs ou non – éclairent déjà l'œuvre de Goffman, ses différents moments, ses différentes directions et ses nombreux apports à la sociologie, cette entreprise collective a le mérite d'approfondir encore la réflexion. Il s'agit ici de s'intéresser plus particulièrement à « l'ordre de l'interaction » qui a pu être négligé par le passé bien qu'il soit pourtant central dans les travaux de Goffman, lequel l'a abordé tout au long de ses textes et sous toutes ses coutures. S'il a traité des interactions en profondeur, il l'a fait cependant d'une façon bien à lui, qui le distingue fortement de l'interactionnisme symbolique (voir p. 279-283 les « lignes de démarcation » relevées par Céline Bonicco-Donato), auquel il est encore à tort souvent rattaché, ou d'une microsociologie à laquelle il est régulièrement réduit.

- 2 En effet, Goffman donne de nombreuses clés pour rendre la réalité sociale plus intelligible au travers de l'ordre de l'interaction qui est un ordre social en tant que tel (séparé de l'ordre légal ou de l'ordre institutionnel), au rôle central, à la fois moral et public. Ainsi, Anne Warfield Rawls rappelle que, assez eseués dans cette entreprise, Goffman et Garfinkel, chacun à leur manière, ont véritablement cherché à « envisager les ordres de l'interaction comme point de départ pour penser la signification générale de l'ordre social et/ou de la société » (p. 174), et non pas comme une émanation d'institutions. Or saisir les contours de cet ordre (ou de ces ordres), implique d'observer les « situations d'interactions », entendues comme « la totalité de l'environnement spatial où se tient (ou se rend présent) un rassemblement, dans lequel une personne qui entre devient membre. Les situations commencent quand un contrôle mutuel se met en place entre les personnes coprésentes. Elles se terminent quand la dernière personne restante s'en est allée. » (Erving Goffman, 2013, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica, p. 18). La situation est donc l'unité d'analyse privilégiée par Goffman, qui propose une voie médiane traçant les contours d'une sociologie « irréductible aux psychologies de la conscience individuelle comme aux sociologies des macrostructures sociales » (Daniel Cefäi et Laurent Perreau, p. 5). Proposant une lecture de la réalité sociale entre structuralisme et interactionnisme mais qui ne peut néanmoins être réduite ni à l'un ni à l'autre, « Goffman n'est pas qu'un sociologue de l'interaction, c'est un sociologue moral, au même titre que Durkheim », comme le souligne Bernard Conein (p. 217).
- 3 Les textes ici rassemblés (rédigés par une majorité de sociologues et quelques philosophes et anthropologues) invitent à prendre au sérieux cet ordre de l'interaction et à l'aborder sous des angles variés mais complémentaires, tant par le biais de questions méthodologiques que théoriques, voire en s'appuyant directement sur des données empiriques. Une telle démarche collective et interdisciplinaire témoigne de l'étendue de l'influence de l'œuvre de Goffman et de la persistance de son actualité pour les sciences sociales. Cette collection d'articles, qui proposent pour la plupart des analyses particulièrement fouillées s'appuyant sur des bibliographies détaillées, forme ainsi une (re)lecture informée de son travail sans qu'il s'agisse pour autant de se laisser aller à l'apologie. En effet, les contributeurs, s'ils reconnaissent la valeur des intuitions et des explications de Goffman, n'hésitent pas à en pointer les limites, impasses, insuffisances et défauts (à l'exemple de Nathalie Zaccäi-Reyners qui pointe le manque de considération accordée au « caractère pivot » du jeu de l'acteur [p. 295]), mais également à proposer des prolongements à celles-ci.
- 4 L'ouvrage est divisé en six parties, renvoyant à autant de thématiques, chacune étant composée de trois chapitres. La première partie, « Politiques », souligne la contribution de Goffman à l'étude du politique, qui est souvent sous-estimée, comme l'avait déjà pointé Cefäi dans « L'ordre public. Micropolitique de Goffman », en postface à l'ouvrage, *Comment se conduire dans les lieux publics* (op.cit., p. 207-288). On y découvre l'importance de la place accordée aux « interactions de classe et de genre » dans les analyses de Goffman, ainsi que l'influence qu'il a eue, par le passé et aujourd'hui encore, sur les études féministes et la sociologie politique. Dans la deuxième partie « Transmissions et affinités », les contributions s'attèlent à retracer une série d'influences que certains sociologues de renom, notamment des professeurs de Goffman, ont pu avoir sur sa pensée. Sont particulièrement mis en avant ses dettes et emprunts à William Lloyd Warner et à Everett C. Hughes, mais aussi ses relations

complexes au projet d'une sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz. Puis viennent trois articles qui abordent de front « L'ordre de l'interaction » (au cœur de la troisième partie), l'un soulignant son autonomie, l'autre soulevant la question de la réparation et le dernier analysant une situation à l'aide des concepts de cadre d'expérience et de cadre de participation. Une quatrième partie (« Théâtre et cinéma ») approfondit « le recours aux métaphores théâtrales et cinématographiques [qui] est constitutif de l'appareil conceptuel de la sociologie goffmanienne » (p. 8), tandis qu'une cinquième partie (« Lectures philosophiques ») traite des liens entre ses travaux et différentes traditions philosophiques : le pragmatisme, ou plutôt les pragmatismes, la « philosophie du langage ordinaire » de John L. Austin et les théories de la reconnaissance. Dans la sixième et dernière partie de cet ouvrage, « Enquêter à partir de Goffman », deux articles mobilisent les cadres d'analyse goffmaniens pour tirer des conclusions sur base d'enquêtes de terrain, avant que la parole ne soit donnée à Goffman lui-même pour conclure sur quelques conseils méthodologiques au sujet de l'observation participante qu'il avait dispensés lors d'une conférence en 1974.

- 5 Dans la mesure où de nombreux textes tendent à expliquer ce que la sociologie goffmanienne n'est pas, le lecteur peut avoir l'impression que son apport n'est défini qu'en négatif. Mais ce serait sans compter sur la cohérence d'ensemble de l'ouvrage qui permet de saisir la véritable portée et l'originalité de son projet intellectuel, par-delà son hétérogénéité. En effet, si comme le concède Céline Bonicco-Donato « cette profusion des modèles explicatifs a plongé les commentateurs dans l'embarras » (p. 267), c'est peut-être justement là que réside, selon Barbara Olszewska, « sa force libertaire : chacun peut en faire son propre montage... » (p. 321). Pour Goffman, bien que les acteurs sociaux ne soient pas programmés par des déterminismes sévères, ils n'ont qu'une « relative autonomie » ; ils sont « capables d'anticiper ou d'apprécier les conséquences de ce qu'ils font et de jouer des coups, dotés d'un sens stratégique et d'un sens moral, sans en faire pour autant des champions de l'action délibérée. » (*dixit* Daniel Cefaï et Édouard Gardella, p. 234-235). Le cadre analytique offert par Goffman est à cet égard particulièrement utile pour appréhender les « accrocs de l'expérience, les accidents de l'interaction ou les distorsions de la communication » (p. 238) qui permettent de mettre en exergue les normes et rouages de la vie sociale. De plus, pour saisir les situations telles qu'elles se déroulent, en gardant les yeux et l'esprit ouverts, le recours à l'ethnographie s'avère particulièrement intéressant. L'observation permet en effet, selon les mots de Goffman lui-même, d'être « aux côtés des individus, au moment où ils réagissent à ce que la vie leur réserve » (p. 453).
- 6 En définitive, ce livre s'adresse autant aux chercheurs en sciences sociales qu'en philosophie qui y trouveront matière à penser. Cependant, son caractère assez hermétique, qui procède de la logique d'exégèse qui est à l'œuvre, risque malheureusement de rebuter les lecteurs peu familiers de l'œuvre de Goffman, d'autant que l'introduction est assez brève et qu'aucune conclusion ne clôt l'ouvrage. Gageons qu'il restera néanmoins promis à une belle et longue vie, tant il soulève des questions d'importance pour quiconque souhaite aujourd'hui encore mettre à profit les intuitions analytiques de Goffman.

AUTEURS

LIONEL FRANCOU

Université catholique de Louvain, CriDIS